

LES GUERRIERS DES RUES

Enfants et jeunes dans le Brésil des inégalités

*par Sandra Araujo **

Lorsque nous entendons le mot « violence », nous pensons le plus souvent à un acte qui menace l'être humain ou une collectivité. Généralement, cet acte est lié à une agression physique, à une arme que l'on pointe vers quelqu'un, ou à une quelconque action susceptible de causer des dommages physiques ou psychologiques. On peut également parler de « violence » quand une partie de la population n'a pas accès au minimum nécessaire pour sa survie, vivant ainsi dans des conditions misérables.

Le Brésil est un pays de plus de cent soixante millions d'habitants. Un pourcentage important de cette population n'accède ni aux biens ni aux services. Dans les provinces de l'intérieur, il manque une politique cohérente qui puisse encourager les hommes à cultiver la terre.

Le manque de travail en agriculture entraîne très souvent l'exode de nombreuses familles vers les grandes villes, à la recherche d'autres d'opportunités. Ces métropoles n'absorbent que très peu, voire pas du tout cette main-d'œuvre, compte tenu du fait que la plupart de ces personnes sont peu instruites et très souvent illettrées, en raison de la précarité de l'éducation reçue dans les lieux où elles vivaient. Les grandes villes, quant à elles, connaissent déjà des problèmes, héritage d'une urbanisation rapide et incohérente liée à un essor de la population.

C'est dans les centres urbains que l'effervescence de la violence apparaît très nettement comme le résultat des inégalités sociales. Quand on observe la ville de Recife, dans l'État de Pernambuco, au Nord Est du Brésil, on rencontre le portrait de telles inégalités. Une partie de la ville est composée d'une population qui a accès aux biens et services. Cette population vit dans des maisons dotées d'un minimum d'assainissement, les enfants et les adolescents vont à l'école, dans des écoles privées pour la plupart. Ils ont accès aux soins, aux loisirs, etc. L'autre partie de la population est composée de personnes vivant à la périphérie de la ville, dans des quartiers pauvres à l'assainissement précaire, où les *favelas*, ponts et viaducs constituent un « habitat ». Il existe des lacunes dans le système d'éducation et les services de santé publique sont insuffisants pour toute la population.

Une violence familiale

C'est dans ce contexte que surgit l'image du petit garçon et de la petite fille de la rue. Personnages urbains qui font déjà partie

** Pé no chão.
Le Groupe
« Pé no chão » est
une association
brésilienne à but
non lucratif qui
développe des
activités éducatives
en collaboration
avec les enfants
et les adolescents
qui vivent dans les
rues et qui luttent
pour leur survie.*

du quotidien des villes brésiliennes. Quand on passe dans les rues ou dans les avenues de Recife, en particulier, quand on s'arrête aux feux, on voit des dizaines d'enfants et d'adolescents mendier, laver les pare-brises des voitures ou vendre des sucres. En d'autres lieux de la ville, le passant rencontre également des enfants qui cirent des chaussures, chantent dans les transports en commun, ou encore chargent de la marchandise sur les marchés pour quelques pièces de monnaie.

Pendant que des enfants et des adolescents tentent de survivre dans les rues, dans les favelas, des jeunes s'impliquent dans le trafic de drogues, volent ou sont mêlés à des braquages. D'après l'Institut brésilien de statistiques et de géographie, l'État de Pernambuco occupe, au niveau national, la deuxième place en matière de mortalité par armes à feu des jeunes de sexe masculin, entre 15 et 24 ans. En avril 2004, 24 personnes sont mortes en un seul week-end ; douze d'entre elles étaient des hommes âgés de 15 à 24 ans. Dans la plupart des cas, ce sont des jeunes délinquants des *favelas*.

Lister les causes qui amènent un enfant, un adolescent ou un jeune à devenir un délinquant n'est pas facile ; c'est parfois une question de survie dans le contexte d'une société de consommation. Tous ressentent la même faim. Que l'on soit un enfant, un adolescent, un jeune ou un adulte de classe moyenne ou de la haute bourgeoisie, que l'on vive dans les rues ou les *favelas*, chacun souhaite avoir un logement, s'alimenter, s'habiller et avoir des loisirs.

Après dix ans de travail avec l'enfance et la jeunesse, les éducateurs et éducatrices du Groupe « Pé no Chão » (Les Pieds sur terre) ont appris les relations quotidiennes des banlieues de Recife. Une recherche réalisée en 2002 avec les mères d'enfants, d'adolescents et de jeunes qui luttent pour la survie, à l'intérieur comme à l'extérieur des favelas, a montré à quel point la nécessité de consommer est présente dans la vie de ces familles.

Les difficultés économiques que chaque famille rencontre amènent chacun de ses membres, adultes, enfants ou adolescents, à trouver des alternatives afin de subvenir à ses besoins. Très souvent, tous les membres d'une même famille ont une part de responsabilité dans la gestion de la maison. Il est important de garder à l'esprit qu'il s'agit de familles, dont les cellules peuvent être très variées. La majeure partie ne se conforme pas au modèle « père-mère-enfants ». Ce sont des familles composées d'oncles et de neveux, de grands-parents et de petits-enfants, de mères et de fils, de mères, de beaux-pères et de fils.

Des rôles familiaux perturbés

Cette recherche a prouvé que, dans 95 % des cas, la mère faisait



figure d'autorité, et que la plupart des femmes ont eu leur premier enfant à l'adolescence. En général, ces mères ont également travaillé très jeunes pour participer aux charges de la maison. Il ressort de la connaissance de ces familles que la division du travail y est différente de celle du modèle hégémonique. La tradition suppose que les adultes travaillent pour subvenir aux besoins des enfants et des adolescents, pendant que ceux-ci se consacrent à leurs études et s'amuse.

À la différence de ce modèle, l'enfant et l'adolescent de la rue ou des *favelas* apportent ou complètent le revenu familial et répètent presque systématiquement ce que leurs parents faisaient à leur âge. Dans le cadre d'une inversion des rôles, l'équilibre économique de la famille est aussi une tâche pour l'enfant ou l'adolescent. Que ce soit en réalisant des travaux informels, comme décharger les camions de marchandises aux portes des supermarchés ou sur les marchés, que ce soit en lavant les pare-brises des voitures, en cirant les chaussures, ou en mendiant.

D'après cette recherche, la participation de l'enfant ou de l'adolescent au revenu familial modifie quelque peu les relations de pouvoir. L'autorité des mères est menacée en ce qui concerne la punition et le contrôle du comportement de leur fils ou fille. Souvent, les garçons investissent l'autorité du père à la maison et souhaitent établir ce type de relation avec la mère et les plus jeunes frères. Pour les filles, il n'y a pas d'absence à combler, parce qu'il existe une présence féminine, mais elles expriment plus fortement leur volonté, limitant ainsi l'autorité de la mère.

Un cycle d'exclusions

Dans ce contexte familial, on va au-devant de conflits pour le pouvoir, et des comportements violents entre les différents membres se mettent en place. Cette violence tend à se développer dans la relation mère-fils. Les coups deviennent le moyen pour les mères de maintenir leur autorité sur leurs fils.

De plus, les enfants ne vont plus à l'école ou voient leurs résultats scolaires chuter, et ceci pour plusieurs raisons : la malnutrition, qui rend plus difficiles les capacités d'apprentissage, et la précarité du système d'enseignement des écoles publiques. Dès lors, des enfants et des adolescents sont en rupture par rapport aux niveaux exigés pour chaque année scolaire ; ils sont démotivés à cause des fréquents échecs (1). Il en va de même avec les mères des enfants et adolescents suivis par le Groupe « Pé no Chão » : elles n'ont pas atteint le niveau de base de l'enseignement. Avec les pères et les beaux-pères, le bilan est analogue.

Sans scolarité, il est de plus en plus difficile de trouver un emploi ; la plupart des familles survivent en réalisant des travaux informels que l'on pourrait appeler du bricolage, un travail qui

(1) En 2003, une recherche de l'Université Fédérale de Pernambuco, réalisée en collaboration avec des femmes illettrées vivant dans les quartiers pauvres de Recife, a montré que 90 % des interviewées sont allées à l'école, mais n'ont jamais réussi à apprendre à lire et à écrire. Ces échecs sont essentiellement dus à la nécessité de travailler pour aider la famille et à la précarité de l'enseignement.

n'est pas quotidien et qui ne donne pas lieu à un revenu régulier. La participation de l'enfant ou de l'adolescent au revenu familial, outre qu'elle porte préjudice à sa scolarité, lui cause un autre dommage. En effet s'ils travaillent, ils ont peu de temps de loisirs. Par conséquent, le droit de l'enfant est violé à partir du moment où la nécessité de travailler empiète sur le droit de s'amuser.

Un risque vital

Bien qu'il existe diverses actions de lutte à son égard (2), le travail infantile fait encore beaucoup de victimes. D'après l'OIT, 5,4 millions d'enfants et d'adolescents travaillent au Brésil. Des enfants et des adolescents circulent dans les rues des grandes villes, tentant de survivre. Parallèlement, ils dénoncent la violence à laquelle ils sont soumis. Aussi ridicule que cela puisse paraître, ces mêmes enfants et adolescents finissent par devenir des individus indésirables ; ils gênent parce qu'ils mentent, parce qu'ils plaquent leur visage contre les lumières de la ville, contre les vitres des voitures, faisant peur aux automobilistes et aux passagers, parce qu'ils sont sales, et parce qu'ils portent également les cicatrices qui témoignent de cette vie de confrontations qui dégrade leur image et leur développement.

« Vivre dans la rue et dans la banlieue, témoigne José, 15 ans – vivant avec sa mère et ses deux jeunes frères – c'est dur ! La violence est partout ; elle est à la maison. À la télévision on ne voit que les meurtres d'adolescents de banlieue ; c'est une guerre pour la survie où tout est possible : tuer, voler pour pouvoir vivre. C'est comme un serpent qui peut vous trahir, parce que, quand on s'y attend le moins, il vous attaque. » Depuis l'âge de 7 ans, José est allé tous les jours à proximité d'un centre commercial de Recife. Aujourd'hui, il n'y va plus, il a déjà été impliqué dans plusieurs délits et a été emprisonné deux fois. Comme José, ils sont nombreux à avoir perdu leur enfance et leur adolescence à la recherche de jours meilleurs, dans l'espoir de survivre dans une société inégalitaire.

Le portrait de l'enfant de la rue est cyclique parce que l'histoire se répète, liée au passé et au présent, liée à une histoire économique, sociale. En l'absence de changements significatifs, de solutions qui détruisent le grand fossé créé par les inégalités sociales, nous pourrions difficilement assister à la disparition de ce personnage tellement présent dans les rues brésiliennes.

Sandra Araujo

(2) Au Brésil, il existe des programmes comme le Programme d'Éradication du Travail Infantile du Ministère du Travail, et d'autres initiatives dues à des institutions non gouvernementales.